

Tiendront-ils
la route?



POUR LA CLARÉE

Une vallée indemne d'équipements touristiques lourds, comme l'est la vallée de la Clarée, ça irrite, ça démange, ça exaspère le prurit du lobby des travaux publics. Ce serait si simple d'y tracer une route, percer un tunnel et balancer quelques milliers de lits, pour qu'elle soit normale, cette vallée.

Un grand jardin de nature pour les fondeurs, les randonneurs, les kayakistes, les cyclistes et les promeneurs du dimanche, pareil espace vert à sa place à portée des stations. Il en est le contrepoids indispensable, la nécessaire différence.

Entre deux rangées de poids-lourds, le pôle nordique expérimental, l'un des premiers sites de ski de fond du département !

L'Europe, l'Europe ! Elle n'a jamais dit: "tu communiqueras dans la souffrance".

Elle attend que les espaces préservés soient mieux partagés et donc encore mieux protégés. Elle en a les moyens.

Aller au moins cher, au mépris de la population: raisonnement archaïque d'entrepreneurs d'une ère révolue, inspirés d'une idéologie ultra-libérale héritée du XIXème siècle, gérants de l'intérêt public au mieux de leurs intérêts particuliers.

Des routes, des autoroutes, des tunnels ! Autant de coupes sombres dans la réflexion sur le développement local. Quel développement ? Faites une route ! Quelles perspectives ? Percez un tunnel !

Et ne parlons pas des grands projets comme autant de fonds de commerce électoraux.

On a appelé ça, ici même, le complexe d'Hannibal. Et les éléphants, alors ? Justement, plus d'une machine à percer les tunnels s'est appelée Jumbol

LES PRESENTS PARALLELES DE MICHEL CRESPIN

BD et montagne, BD et Hautes-Alpes... Un nom vient immédiatement à l'esprit: celui de Michel Crespin. En compagnie de Nimos, nous l'avons rencontré, lors des journées du livre de Briançon, au mois d'avril.

L'œuvre de Michel Crespin, aux éditions des Humanoïdes Associés: Marsell, 1979; Armalite 16, 1980; Lune Blanche, 1981; Dorianne, 1985; Les Infernets, 1987; Attentes, 1982.

Transhumances: Débarrassons-nous tout de suite des renseignements d'ordre d'état-civil...

Michel Crespin: Je vais sur mes trente-trois ans (33), et je suis né dans les Hautes-Alpes, à Gap, comme tous les habitants de Saint-Bonnet. J'ai un copain de mon âge qui est un des derniers à être né réellement à Saint-Bonnet, avec la sage-femme, ça devient de plus en plus rare.

Je suis allé à l'école, puis au lycée, jusqu'en première, et en première j'ai oublié d'envoyer les papiers du bac français, ce qui fait que je ne l'ai pas passé... et donc j'ai été mis dehors. Après j'ai fait deux années aux Arts Déco de Nice. Deux fois la première année.

Ir.: C'était pour mieux maîtriser les bases ?

M.C.: Je n'avais pas compris qu'il fallait travailler les maths qui servaient l'année suivante. La deuxième année j'ai pris ce qui m'intéressait dans l'école, j'allais aux cours qui me plaisaient.

Après avoir quitté les Arts Déco, j'ai demandé à ma grand-mère qui m'a élevé, si elle pouvait me nourrir pendant un an, et pendant un an j'ai essayé sérieusement de faire de la bande dessinée. Je m'y suis mis tous les jours. J'ai fait la première histoire, celle qui est dans Marsell, celle qui se passe dans la neige.

Ir.: Ta grand-mère a donc été ton premier mécène ?

M.C.: Elle se faisait beaucoup de soucis, mais elle m'a quand même bien aidé. Et cette année-là ça a bien marché, puisque ma première histoire a été prise par Métal.

Ir.: Et tu as tout de suite fait de la couleur ?

M.C.: Non, la première histoire était en noir et blanc, tout Marsell était en noir et blanc. Après seulement ils m'ont demandé de faire la couleur, ce qui était une erreur. Je n'aurais jamais dû accepter, car ce n'était pas une histoire faite pour ça. En plus j'avais fait des couleurs très pastels qui sont remontées très fort à l'imprimerie, ce qui fait que ce n'est pas beau du tout.

Ir.: Et le thème de Marsell ?

M.C.: Au départ, c'était les escaliers de la gare Saint-Charles. J'avais envie de les dessiner tout cassés, avec l'herbe qui pousse. Ensuite, j'ai eu envie de raconter l'histoire qui sortait de cette image-là.

Ir.: Tu connaissais la ville ?

M.C.: Je ne connaissais que la gare, comme tout étranger qui arrive à Marseille. J'y suis resté pendant une semaine, j'ai fait plein de photos, sans connaître la ville, ce qui n'est pas plus mal, parce que lorsque tu es tout neuf tu attrapes des choses que peut-être les gens qui vivent là tous les jours ne voient plus.

Ir.: Maintenant tu en es à ton sixième album, avec Attentes ?

M.C.: Cinq de la série Armalite 16 et six avec Attentes qui est un peu à part, car ce sont des nouvelles dessinées.

Ir.: les cinq premiers se suivent tous ?

M.C.: En fait j'ai commencé par Marseille et quand j'ai eu fini, comme j'avais fait mourir tout le monde, je me suis dit que ce serait pas mal de savoir qui ils étaient tous ces gens-là, de savoir ce qu'avait été leur vie et leur trajet avant. J'ai pris l'histoire à rebours et j'ai commencé par Hélène, la garçonne. Marseille arrive en fait assez loin dans la série. C'est encore très loin des Infernets qui est le dernier pour le moment de la série. Je rattrape un tout petit peu Marseille déjà dans les Infernets, puisque la scène qui est à la fin du bouquin, quand Garnier s'échappe de la base où il est enfermé et grimpe dans un avion va se retrouver dans l'épisode qui s'intitule la Gare dans Marseille. Je commence enfin à raccrocher les wagons.

Tr.: Ca n'a pas été trop difficile de remonter le temps ?

M.C.: Au contraire, je les connaissais déjà un peu avant de commencer. Par contre, il y a des problèmes de raccrochements, puisque je suis forcé de tenir compte de quelque chose de déjà existant.

Tr.: Comment travailles-tu ? Story board ou feeling ?

M.C.: J'écris d'abord ma trame pour mon histoire, mais ça ne tient pas beaucoup de place, entre trois et cinq pages écrites. C'est l'histoire linéaire. A partir de là je fais un premier découpage, des petits croquis, des petits dessins pour savoir à peu près ce que je vais caser dans chaque page, comment je vais agencer mon histoire. C'est quand même assez précis, puisque ça me sert après à faire des photos, à mettre en scène les personnages. Je pars le plus souvent de gens que je connais, des amis.

Tr.: Une fois que tu as le story board en tête, que tu l'as matérialisé sur le papier, tu vas sur le terrain et tu prends des photos aussi bien des personnes que des lieux ?



M.C.: Des lieux ? Assez peu, à part lorsqu'il y a des bâtiments qui existent. Je suis relativement à l'aise pour dessiner tout ce qui est nature et architecture. En revanche j'ai énormément de problèmes pour dessiner les personnages. J'ai vraiment besoin de partir de personnages réels. Je dois une fière chandelle à ceux qui posent pour moi. Sans eux les histoires seraient complètement différentes.

Ir.: Techniquement, comment travailles-tu ? La nuit, le jour ?

M.C.: J'ai besoin de la lumière du jour. J'ai même vraiment du mal à travailler le soir. Je préfère me lever à cinq heures du matin et travailler jusqu'à deux heures de l'après-midi que de me mettre au travail l'après-midi ou le soir.

Ir.: Tu vis de la bande dessinée depuis tes débuts. Est-ce que c'est difficile ?

M.C.: Dans la mesure où -je parle en général- on arrive à faire un bouquin par an, on peut à peu près en vivre d'une année sur l'autre. Mais si on perd pied et qu'une histoire est plus longue à raconter que la précédente, on a davantage de problèmes d'argent, parce que ce qui est intéressant c'est la pré-publication, le passage de l'histoire dans une revue ou dans un journal.

Ir.: Tu es lié à une certaine productivité. Ça te gêne ?

M.C.: C'est embêtant, oui. L'histoire que je suis en train de faire, je l'ai commencée il y a deux ans, et puis des événements ont fait que j'ai moins travaillé que de coutume. Alors il y a de sérieux problèmes financiers, parce que tu ne peux pas vivre avec les droits d'auteurs à moins d'avoir une quinzaine d'albums derrière toi. Surtout si tu n'es pas excessivement connu.

Ir.: Est-ce que tu envisages l'illustration ?



M.C.: Oui, ça me plairait beaucoup, mais c'est difficile lorsque tu n'habites pas Paris, parce que les boulots d'illustrations sont en général assez pressés.

Ir.: Et maintenant ?

M.C.: Maintenant c'est l'histoire que je suis en train de faire, elle se passe au moyen âge. Mais je prends pas mal de libertés, c'est loin d'être une BD historique. Ça se passe en montagne, au moins au début. L'histoire se déroule en un siècle, ou au moins dans le cours de la vie d'un personnage, vers l'an mil, parce que c'est une charnière entre paganisme et christianisme.

Ir.: Cette histoire c'est une initiative personnelle ?

M.C.: Oui, il y a longtemps que j'avais envie de la faire. J'avais un peu assez de la série, pas assez de recul par rapport à elle. J'en ai profité pour démarrer l'histoire du moyen âge.

Ir.: Tes BD sur la montagne restent, suivant la façon dont on les lit, très régionales. Comment les rends tu lisibles pour quelqu'un de Brest ou de Strasbourg ?

M.C.: De toute façon, tu sais que tu utilises certains aspects de la BD, certains poncifs, certaines manières de raconter. Le travail consiste à faire la balance entre l'image de ce qui est pour les lecteurs la BD et ce que tu as envie de raconter. C'est-à-dire rester lisible et en même temps y mettre du tien. Depuis que les gens racontent des histoires, je crois que ce sont toujours les mêmes histoires. Ce sont des histoires de pouvoir, d'amour. C'est la manière de raconter qui en fait quelque chose d'original.

Ir.: Revenons à Marseille. Pourquoi cette situation d'après guerre ou d'avant guerre, d'après UNE guerre ?

M.C.: Dans mon esprit, c'est un mot que je ressorts à chaque fois, c'est un présent parallèle. C'est-à-dire que ce pourrait être le monde actuel s'il avait évolué un peu différemment à partir de la guerre de 40. Il y a un carrefour qui n'a pas été pris par notre histoire, mais qui aurait pu être pris si la guerre avait été encore un peu plus virulente ou si d'autres armements avaient été massivement utilisés ou quelque chose comme ça.

Ir.: En même temps, ces paysages de destruction, c'est très flagrant en ville, mais dans les campagnes, dans certaines campagnes désertifiées ou touristifiées, y a-t-il vraiment un décalage ?

M.C.: En fait, j'ai eu davantage une éducation du début du siècle qu'une éducation des années 50. J'ai beaucoup entendu parler de la civilisation du cheval, de la guerre de 40, de celle de 14. Ça se retrouve forcément dans mes histoires. C'est le passé et c'est en même temps le présent. Je serais volontiers resté à la civilisation du cheval. Mais c'est un mélange de regrets et de pragmatisme, puisque je vis dans cette époque-là ! □ □

BRIANÇON, LA VIE

ET LE STYLE

par René SIESTRUNCK

PORTE DE PIGNEROL, 31 août 1988, 17 heures. Beau temps. Mer calme.

Elle baille, casquette de marin blanche, débardeur rouge.

Chaussures ferrées, veste de laine sur l'épaule. Il fait "kick, kick" à un moineau.

Un caniche à laisse rouge. Il éternue.

Plutôt rouge de teint. Il fume des cigarettes (désuètes) papier maïs. Tricot bleu, sac à l'épaule.

Une grosse dame. Des queues de poireaux dépassent de son cabas.

Un trio italien. Guide vert sous le bras. Non, ils sont français.

Trois personnes âgées mangent du raisin blanc dattier. "C'est la première fois cette année que..."

Une petite fille revient de la bibliothèque. Un guide de Paris sous le bras avec des BD.

Trois bonnes sœurs, toutes bleues et rayonnantes.

Un cyclomoteur. Bruit. (Dommage que la chasse soit fermée).

Une famille italienne. Ils portent leurs lainages autour de la taille.

Au loin la musique du manège. "C'est la danse des canards".

2139 FK 33. Une R 18 passe et repasse en marche arrière.

Incroyable le nombre de chiens.

Une petite fille, dans sa poussette avec un nounours rose et blanc.

Un bob rouge délavé.

Un petit garçon avec Winnie sur son sweat-shirt. Il se retourne longtemps sur moi.

Un moustachu avec un porte-bébé jaune. Où est le bébé ?

"Je t'ai demandé si j'avais rien oublié..."

Six italiens. Jaune, bleu, vert !

Encore un caniche, crème celui-là, sagement tenu en laisse.

Retour du moineau.

Deux archéo-babas. Canette à la main, bandeaux dans les cheveux. Tatouages et bottes.

"Pour le mariage de Marie-Pierre, heu de Marie-Hélène..."

Un guitariste en chemise jaune à jabot.

Une paire de seins très fermes, avec des espadrilles rouges, au talon rabattu comme des pantoufles.

"Il t'a même pas dit merci je suis sûre..."

Rouge à lèvres, lunettes en écaille noire, mini-jupe rouge et voiture d'enfant avec enfants.

Une chemise avec plein d'îles tahitiennes, mais plutôt tristes, un paradis délavé.

Never enough surf dit le sweat de cette jeune woman en short anglais.

Papa, maman, fils. Ils se donnent la main. La famille fonctionne.

"Maman, François m'a foutu un coup de pied dans le cul!"

Elle photographie la porte de Pignerol.

Il y a un vieux sandwich derrière moi, avec trois moineaux qui lui font les yeux doux. Prise de bec.

Un monsieur hilare et moustachu, avec un gamin dans les bras.

Tac, tac, tac, tac. Souliers à talon. Robe de Vichy (?).

Think Pink, jean et tennis.

La vieille dame se tient le dos en marchant.

"Circuit de visite conseillé", avec l'accent italien, gros ventre et casquette kaki.

James Dean est de retour, chemise mauve et noire, jean, bottes et coiffure conforme au modèle.

"Plus ou moins? Toujours moins."

Oh, les lacets jaune fluo.

Six heures. Finalement les gens se parlent peu. Ou ils parlent tous en même temps, sans s'écouter.

Une belle queue de cheval blonde avec des ballerines roses.

LE GLACIER, bar. 10 septembre 1988. 15 heures.

J'ai toujours aimé les banquettes de ce café; comme dans les vieux trains. C'est le meilleur point de vue de Sainte-Catherine. On n'est pas vu. On est chez soi, on est dans la rue et dans le monde, derrière les hautes fenêtres que gardent les pétunias.

Mes passants n'ont pas la parole. Les conversations de la salle interfèrent avec leur silence.

"L'année d'après je me promenais à Saint-Martin de Ré..."

Une dame, robe à fleur, longue veste bleu ciel, sac de paille.

Trois tee-shirts, dont un Think Pink vert.

Petite fille, chemisier à volants.

Un museau de bull-dog. Il rentre suivi de ses maîtres. "Qu'est-ce que tu bois, toi? J'arrive. Ouïouïouïouï."

"Alors moi je voudrais un grand café ou un thé... vous avez quoi comme thé?"

Bras croisés, cheveux blonds sur un long imperméable.

Blondinette verte à manches bleues et grand-père à casquette blanche.

Cinq jeunes gens dont un avec des béquilles.

Un barbu brun à catogan, chemise bleue, portant valise.

Elles mâchent du chewing-gum.

Des jumelles. Complètement jumelles.

Il porte une chemise brune à carreaux rouges. Il a le bras passé autour de sa taille.

Une chemise à grosses fleurs imbriquées les unes dans les autres; un sac à dos jaune vif; un gros ventre dans un pantalon noir bouffant.

Le bull-dog, c'est une bull-dog en fait, fixe la porte au garde-à-vous.

Un caniche gris taillé en lion.

Australia Cup, avec une voile rouge.

"Comment t'as trouvé Bagdad Café?"

Il traverse avec précautions le passage clouté.

"Pourquoi la Grande Rue?"

Christian, pull bleu, pantalon vert et bleu. Il ne me voit pas.

"Deux thés, deux rouges et une carafe d'eau naturelle! Il fait plus frais qu'au mois d'août."

Un vieux monsieur, grand et digne, chapeau et écharpe, Le Meilleur à la main gauche, une canne dans l'autre.

Un gros barbu, une petite fille avec son bi-cross.

Jupe tricotée rayée vert et noir horizontale qui met des rondeurs en valeur.

Un jeune homme dynamique à veste de cuir.

Deux uniformes portant des sacs Brio.

Un malabar à tee-shirt bleu clair délavé.

Trois petites filles riantes.

Une queue de cheval, avec des béquilles, un plâtre couvert de signatures et de dédicaces dont j'aimerais savourer l'humour.

Un petit mec avec un pansement sur le nez qui le fait loucher.

Une dame blonde avec un tee shirt zoulou qui lui donne moins que son âge.

Un petit garçon à vélo, planche à roulettes fixée dans le dos (on ne sait jamais).

Un gros père et son petit fils. Main du père autour du cou du fils dans une attitude paternelle tendre, publique et typique.

Un grand sifflet en jogging "Canada" et chemise blanche. □ □

LES SAISONNIERS EN FESTIVAL

En France, ils sont 5 à 800.000 saisonniers à travailler dans les différentes branches de l'activité touristique: hôtellerie, centres de vacances, métiers sportifs, transports, commerces. Un demi-million ou près d'un million, la différence est de taille, c'est dire s'ils sont mal connus.

Leur particularité est de travailler quand les autres sont en vacances, de cuisiner, de servir, d'animer dans l'ambiance théâtrale des stations touristiques. Leur particularité est surtout de connaître depuis de nombreuses années la flexibilité et le fractionnement du temps de travail, dans une seule ou plusieurs entreprises. Aux quatre mois d'hiver en montagne, s'ajoutent deux mois l'été, ou un peu plus selon les pays et les stations. Et entre temps, deux intersaisons. L'une courte, au printemps, l'autre longue à l'automne. Sans indemnités, mais des petits boulots, système D, en attendant.

Longtemps dévalorisé et marginalisé, voire réservé à une population en transit, selon l'image qu'on se plaisait à en donner, le travail saisonnier a subi comme toutes l'activité touristique le choc qualitatif dû à la concurrence des marchés. Les travailleurs précaires d'hier s'effacent de plus en plus devant une main d'œuvre professionnalisée, formée, fidélisée, exigeante, qui tente de donner à ses emplois d'été et d'hiver une cohérence.

L'intersaison, alors, un temps mort ? Que non, c'est le temps de l'installation, de la préparation de la saison à venir, le temps des vacances aussi et de la formation.

Les saisonniers sont mal connus, c'est vrai pour les statistiques, vrai aussi pour les administrations qui ne comprennent pas toujours leur mobilité et leurs multiples statuts (saliés et/ou travailleurs indépendants). Un fait est indéniable: ils se reconnaissent entre eux, pour pratiquer des métiers de contact, d'accueil, où le jeu est souvent présent, avec certes encore trop de "galères" mais des aspirations communes, dans un

rythme de vie original. Une culture est à naître. Une culture naît. Le Festival des Saisonniers et les Nuits Blanches en sont l'indice, la trace et le feu de joie. Ni kermesse ni show business, ils ont su en cinq ans inventer une formule originale d'économie mixte: toute la chaleur, la spontanéité, l'imagination des saisonniers servies par des "pros" de l'organisation, souvent issus de cette même famille.

L'Europe est bout du Festival. Le grand marché européen devrait accroître la mobilité touristique. Et les possibilités professionnelles. Les saisonniers y pensent et anticipent. Cette année l'Italie sera au rendez-vous.

INTERSAISONS, 2ème Festival européen des Saisonniers, Avril 89, produit par l'Association Nuit Blanche et la M.J.C. de Briançon, 35 rue Pasteur, 92.21.25.76. □ □



LA MINE DE COGNE

par Giuseppe GIACOSA

Dans le val de Cogne, près du GrandParadis, qui est le plus important massif de montagnes intégralement italien, se trouve une des plus riches mines de fer de toute l'Italie. Des plus riches mais non des plus productives, car si le métal s'y trouve presque à l'état natif, le gisement est dans une position si élevée et si éloignée de toute route carrossable que l'exploitation en est rendue pénible et très coûteuse. C'est pourquoi, décevant plus d'une fois les espérances et lassant la constance de ses armateurs, abandonnée ou reprise selon que florissaient ou stagnaient les autres industries paysannes, la mine de Cogne, qui sera un jour la première richesse du pays, est pour l'instant le témoin par lequel on en reconnaît la misère dans ses hauts et ses bas, l'ultime ressource désespérée des années sombres.

Située presque au sommet d'une montagne appelée La Creia, les alpins y montent par un interminable sentier entre bois et prés, et en descendant, ou plutôt en précipitent les chariots de minerai par une sente épouvantable, semblable aux couloirs que les gros blocs tracent en ravinant la pente et en labourant le terrain.

Le lieu a la beauté austère des beaux lieux alpins. En bas, dans la vallée tranquille et verte, l'église et les habitations éparses de Cogne; en face, la masse du Grand Paradis et les glaciers de la Tribulation, à gauche la falaise cuivrée de la Nouva, à droite la Grivola courbe et coupante comme un cimetière, d'où la vallée de Cogne plonge dans celle d'Aoste; là-bas, loin dans le fond, splendeur irradiante, la cime souveraine du Mont-Blanc.

La mine de Cogne ne développe pas de galeries dans la montagne et ne creuse pas de galeries; elle n'est ni obscure ni étouffante.

La veine étant à fleur de rocher, celui-ci est creusé en grotte dont la bouche démesurée est ouverte au soleil. Du pré on voit les mineurs au travail. Dans la grotte spacieuse et claire, chaque ouvrier attaque la roche à volonté, là où les aspérités ou les fentes laissées par les abattages du jour précédent donnent le plus facilement prise au pic, ou favorisent l'action du burin, là où le soleil ne tape pas, où le vent baisse, où saillent des gradins, où il n'y a pas d'eau stagnante. A mesure que la caverne va en s'enfonçant, la bouche s'élargit et avale plus d'air et de rayons. La montagne attaquée sur un petit espace en de multiples endroits montre tout ensemble ses épouvantables blessures, les parois raboteuses portent ombre et occultent les rayons, elles ont des facettes très étincelantes de diamants et des fentes minces comme taillées d'une lame effilée. Les assaillants, tous en vue,

donnent par leur nombre l'idée d'un acharnement furieux, d'un désir violent d'en avoir rapidement fini; alors qu'ailleurs la discipline les transforme en machines, ici le libre choix de l'emplacement où frapper fait apparaître le travail de chacun comme il est vraiment, volontaire et conscient: ils se placent là où la grande victime inerte a la fibre la moins résistante, là où un seul coup déchire et mord plus les viscères et là ils font rage à coups de massue qui les font gémir, qui fendent l'air en sifflant, et à chaque coup, le burin repoussé par la dureté du fond rebondit en crachant de la gaine pierreuse.

Le matin, le soleil arrive tard. -- La caverne pue encore la poudre des mines tirées la veille au soir; les flaques stagnantes au fond ont une croûte de glace même les jours de canicule. Les mineurs égarés dans la pénombre hivernale se confondent avec la roche,

taches grises sur un fond gris; l'uniformité de la couleur atténue la violence des mouvements et les fait paraître lents comme ceux de personnages engourdis. A cette heure, le travail est lourd de peine, une peine longue et obscure qui expie quelque lourde faute ténébreuse. Ils martèlent en silence: les uns solitaires à coups de burin, les autres par deux, l'un tenant à deux mains la barre à mine, l'autre l'enfonçant à la masse. A les voir de l'entrée de la grotte, leurs mouvements ont une rigidité automatique. A chaque coup de masse, celui qui maintient le fer abaisse les paupières et tourne la tête de côté comme le font les mélancoliques poupées chinoises, et la manoeuvre est toujours si mesurée et concorde avec une telle précision avec le tomber de la masse qu'on croit sentir gémir le mécanisme qui la produit.

L'aube les rassemble et l'aurore les trouve au travail,



infatigables, sans une minute de pause pour que le gel ne leur colle pas à la peau la chemise trempée de sueur. Autour tout est désert. Les troupeaux de la ferme voisine ont cherché les pâturages ensoleillés et depuis ceux-ci envoient aux reclus le carillonnement et les meuglements offerts au plein ciel et aux tièdours renaissantes. Comme le soleil tarde ! Sur la montagne d'en

face, les cimes, les rochers, les névés, les glaciers, les forêts, tous en riant, se chauffent et exhalent des vapeurs alors que là, dans l'ancre, le crépuscule matinal paresse et les coups des masses d'acier battent les minutes d'heures éternelles. Grand chemin et grandes affaires pour le soleil avant de rejoindre la mine ! Il doit gravir pas à pas la côte orientale de la montagne de

la montagne en face, se laisser glisser sur les glaciers, filtrer à travers l'épaisseur des pins, inciser les ravins, argenter les noirs escarpements. Puis, comme la vallée l'attire, il doit en chercher le fond, allumer comme un phare la pointe du clocher, froncer ses rayons sur le toit de l'église ondu de mousse, dans les maisons qui lui présentent leur façade de pierre, rayer de strates dorées l'ombre épaisse des pièces et rendre incandescente l'eau de la rivière encore grise et opaque de la nuit, et lancer des étincelles et des colorations irisées dans les cascades. Et puis encore gravir la dure pente occidentale de la Creia et en atteindre la cime alors que déjà partout règne la douceur des vapeurs matinales. Alors quand le premier rayon ourle le bord du haut plateau où git la mine, semblable à une longue couleuvre, les mineurs cessent le travail après cinq heures de fatigue et abandonnent la grotte pour

s'allonger épuisés dans la pleine lumière du soleil.

A partir de ce moment, la journée est joyeuse et le travail léger. Avec le soleil, entrent dans la caverne les chants, les rires, les bavardages qui trompent la fatigue, et l'énergie qui la soutient. C'est comme une quotidienne éclosion du printemps et un quotidien renouveau de jeunesse. L'esprit des ouvriers s'éclaire et les muscles se revigorent. Alors le travail devient verbeux ; l'air attiédi permet des pauses réparatrices ; la lumière, précisant les aspérités de la roche, montre le travail accompli, écrivant presque sur les parois les tâches de la journée. Et les coups de pioche pleuvent sur les blocs en saillie ; les éclats volent et vont écraser quelques fleurs à l'extérieur ; les blocs roulent dans les mares dégelées et éclaboussent alentour. Entre deux coups, les boutades et les mots salés vont et viennent d'un bout à l'autre de la

grotte comme la navette sur le métier à tisser ; chaque action, chaque geste, la dureté de la roche, les outils de travail deviennent prétextes à observations grotesques et obscènes, allusions aux mystères érotiques de la chronique du pays. Dans l'air passent quelques bribes de chansons rapportées du régiment : refrains de tarentelles napolitaines qui viennent mourir sur les graves cantilènes d'une complainte valdôtaine.

Le troupeau est revenu au pâturage voisin. De temps en temps, une vache familière vient se planter à la bouche de l'ancre et contemple avec des yeux interrogateurs le dur labeur des mineurs. Elle regarde en remuant la queue et se demande quelle peut être la raison de cette grande agitation, et quand elle l'a trouvée elle tend le museau et lance aux barbares qui consomment la montagne un meuglement de réprobation, comme pour dire : Vous n'avez pas honte ? puis sagement

retourne au pâturage odorant qui ne coûte aucune fatigue. Ainsi se passent les blanches meridiennes, tant que le soleil dédommage la grotte de sa tardive venue.

Maintenant l'appréhension de l'ombre et l'envieuse vision des splendeurs des autres, frappe à la montagne d'en face. Sur son côté oriental les glaciers blémissent ; les nefs de la forêt vont voir s'aveugler les grands yeux lumineux qui les éclairaient ; les ravins, comblés de ténèbres, se nivellent ; les escarpements argentés vont reprendre la teinte noire ; déjà dans la vallée s'éteint le phare du clocher, et l'église, les maisons, la rivière rapetissées s'immergent dans la nuit. Pendant ce temps, la Creia tend sa face glorieuse au soleil et la grotte rougeoie d'une lumière infernale. Du corps des mineurs s'allongent sur les parois et montent jusqu'au milieu de la voûte de grandes ombres mobiles qui ont l'allure et les mouvements de géants. Cette fois

la montagne est aux prises avec les cyclopes. La bataille est acharnée. Les bavardages vont s'arrêter, et les rires et les chansons ; personne ne regarde plus le travail de ses compagnons, ni ne réfléchit au sien propre. Acharnés, ils abattent, sûrs de chaque coup, les muscles tendus, concentrant dans le bras toute leur force vitale, les joues et les yeux enflammés d'une colère aveugle. Le travail ne connaît plus sa peine, la lutte déchainée est son propre prix. L'ennemi inerte doit tomber écrasé ; il courbe le dos, obstacle au soleil du matin, il versera de ses plaies ses entrailles de fer, il donnera aux entreprises de la vallée et à celles des champs et de la mer les trésors qu'il dérobait, avare, sur la cime âpre et lointaine. D'un seul coup, tous s'enfuient précipitamment, comme en déroute, et s'abritent à la débandade derrière les gros blocs épars. Suit un silence anxieux, lourd de ruine imminente. Puis la

caverne émet un rugissement épouvantable et vomit, comme un cratère, des tourbillons de fumée. - Les ouvriers accourent contents pour regarder les déchirements de la mine et tirent du nouvel aspect de la grotte l'horoscope d'un travail agréable ou ingrat pour le lendemain.

Le soleil tombé, la Creia est muette comme un désert.



L'ouvrage le plus lourd et vraiment terrible est de descendre le minerai jusqu'au fond de la vallée. Ils en remplissent de grandes caisses carrées qu'ils posent sur les barres d'un traineau (du genre "schlitte", NdT). Un poids énorme, mais le chemin descend si escarpé qu'à mettre la schlitte au sommet de la pente, la gueule ouverte n'en ferait qu'une bouchée. Cependant aucun dispositif de guidage n'existe pour empêcher la charge de

tomber et de se disperser. Si la mine avait été en exploitation continue, de gros tubes auraient couru le long de la pente, capables d'engloutir en une heure la production de chaque jour; mais qui risquerait un tel investissement dans les vicissitudes d'abandons et de reprises?

La voie n'est qu'un grand sillon le long de la pente. Elle dédaigne l'adoucissement des virages et se jette dans la vallée droit comme une flèche. Sauf lorsque de temps en temps la côte se rompt en précipices démesurés, alors la voie qui tombait perpendiculairement jusqu'au bord du gouffre fait un virage soudain à angle droit, ourle le sommet de l'escarpement et retourne vers le bas à peine retrouvée une pente permettant à un montagnard averti de tenir debout. Mis sur une telle descente et attelé à la schlitte chargée, un mulet en aurait eu les pattes et l'épine dorsale brisées; c'est pour-

quoi on y emploie des hommes qui coûtent beaucoup moins cher que des bêtes de somme. Pour chaque mulet mort, il faut des napoléons; pour un homme mort, il suffit d'une croix de bois et d'un De Profundis.

Je ne crois pas possible d'imaginer je ne dis pas un travail, car le terme est trop doux et honnête, mais un supplice pire que celui que supportent ces malheureux. Les fortes charges ont broyé le sol pierreux, si bien qu'on y enfonce jusqu'au genou dans une poussière noire très fine, suffocante, aveuglante et qui mord la peau.

Les porteurs s'attellent à la schlitte en appuyant le dos aux caissons chargés de minerai: ils s'agrippent solidement aux deux montants, raidissent les jambes et se lancent dans le gouffre, le corps parallèle au terrain, mais sans que la pointe du pied touche jamais terre: au contraire, ils enfonce le talon et maintiennent les

jambes rigides comme des bielles. - A mesure qu'ils descendent, la course s'accélère; la très lourde charge, qu'à quatre ils ne déplaceraient pas en terrain plat, les écrase et les emporte, l'abîme les aspire: ils sentent aux oreilles l'ouragan de leur course effrénée et aux poignets le martellement du sang qui bat; ils ont dans les yeux la vision étincelante du vertige et dans la gueule le picotement de la poussière qui filtre à travers les lèvres et les dents serrées. Ils vont, avec la brutale inertie de la gravité, anxieusement attentifs aux croix de bois qui marquent les virages. Mais ces croix n'ont pas été placées pour indiquer le chemin, seulement pour consacrer les lieux où d'autres avant eux ont plongé dans l'abîme démesuré, où eux-mêmes plongeront un jour, peut-être dans quelques instants.

Ainsi la masse informe déboule dans la vallée, et quand il y arrive, l'homme

paraît moribond. Après avoir déchargé le minerai et repris son souffle, le voilà à nouveau sur la rude montée, tirant la schlitte derrière lui. - Ils font au plus deux courses par jour, mais ne résistent pas longtemps au métier.



J'ai fait une fois, avec quelques amis, l'expérience de ces véhicules. La montée à la mine avait duré quatre heures de bonne marche : nous redescendîmes en vingt minutes. Mais je n'y retournerai pas, et je ne conseille l'expérience à personne. Ce n'était pas vraiment le danger lui-même (la schlitte montée par quatre hommes paraissait une plume au regard de celles chargées de fer que nos Hercule étaient habitués à maîtriser), mais l'apparence exagérée du danger qui, dans la sensation immédiate, revient au même.

Je ne réussis à me rappeler ni l'aspect des montagnes alentour, ni ceux des passages les plus effrayants, ni l'impression de la vitesse, ni à me rendre compte vraiment de celle-ci. En revanche je me souviens de la longueur du trajet, de l'écoeurement de mon esprit et de l'immobilité et du silence de tous.

Et je me rappelle aussi qu'arrivés dans la vallée, nous avions les mains, le visage, le cou noirs comme le charbon et le reste du corps, sous les vêtements, gris de poussière; pour en revenir à la couleur naturelle, il fallut trois jours de lavages fréquents et abondants. □ □

Traduit par
Raymond Siestrunk

Giuseppe Giacosa est né à Colletterto Parella près d'Ivrea, le 21 octobre 1847, d'une vieille famille de la bourgeoisie piémontaise. Après des études de droit, il abandonne une



carrière toute tracée d'avocat pour la littérature et le théâtre. C'est ce dernier qui lui assurera la notoriété internationale. Une de ses pièces La Dame de Challant est créée en 1891 à New York par Sarah Bernhardt. Il collabore à plusieurs livrets d'opéra, dont le Manon Lescaut de Puccini, en 1893. Deux ouvrages se distinguent par l'inspiration montagnarde de son oeuvre théâtrale et de ses récits de voyage: Castelli valdostani e canavesani, paru en 1898 et Novelle e paesi valdostani. D'abord publiés en revues, les récits qui composent ce recueil d'où est extrait "La Mine de Cogne", ont été réunis en livres en 1886. G. Giacosa est décédé dans son village natal le 2 septembre 1906.

En dépit de son emphase et de son lyrisme, "La Mine de Cogne" est un précieux témoignage sur la vie quotidienne des mineurs montagnards alpins. □ □

POLARS DES MONTAGNES

DEUX cousins banquiers, associés à leur oncle, l'un plutôt falot et l'autre plutôt ambitieux et joueur, cherchent à prendre le contrôle de l'affaire familiale en spéculant à la baisse sur les actions de l'United Copper. Ils sont tous deux retrouvés morts, apparemment tués l'un par l'autre et inversement, à 1000 km de distance, le premier dans son bureau parisien et le second en montagne, près du glacier de Mortcombe, non loin du refuge du Lac Noir. Le glacier qui noue l'intrigue "apparaît comme une mince lune blanche aux reflets bleus posée au-dessus des blocs sombres". En fait, il s'agit d'un accident de montagne et c'est le séjour du corps dans une cravasse qui fausse les résultats de l'autopsie et rend plausible le crime commis sur une victime qui s'est suicidée. A part le rôle congélateur de la montagne on ne retiendra pas grand chose de ce roman policier paru en 1945 et qui aurait aussi bien pu prendre pour cadre une glacière des Halles. Mais la montagne, c'est quand même plus glorieux et plus mystérieux.

Edmond Alde, Le Glacier de Mortcombe, Le roman policier moderne, 1945.

EN 1937 - année charnière pour le tourisme alpin - Rajah Yshodhama, prince de Bhogavati fait construire entre le Revard et le Margériaz, au lieu-dit Les Déserts, dominant le col de Plainpalais sa station de sports d'hiver, fantomatique avant même d'être achevée. Il achète la montagne et ses habitants devenus agents de service du palais. "En moins d'une heure (les Bolomey et les Reymond), ces vrais seigneurs du plateau, de la forêt, des alpages, étaient devenus des aborigènes." Nul client, à part quelques douzaines d'invités, pour emprunter le chemin de fer à crémaillère et le "téléphérique (qui) balançait inutilement sa cabine vide au-dessus de l'abîme." Il y a une énigme sinon il n'y aurait pas de roman et l'inspecteur Lester en

viendra à bout: les disparitions successives et violentes des héritiers de la principauté. On apprend également au cours de ce récit la vraie raison de la présence des Eléphants, ce point cardinal de la bonne ville de Chambéry et l'on admet l'irréfutable ressemblance, voire la parenté géologique entre l'Annapurna (8078 m) et le Margériaz (1845 m) qui se répondent d'un continent à l'autre aussi souverainement que le K 2 et la Chaberton (ce qui n'a d'ailleurs rien à voir avec l'histoire susdite) et peut être mis au compte des familiarités magiques de la montagne.

Pascal Lainé, L'Assassin est une légende, Ramsay, 1987.

LES truands, c'est connu, aiment se mettre au vert. Quand ils migrent de la région marseillaise, c'est pour des lieux plus tranquilles, les Hautes ou Basses Alpes, la région

dignoise par exemple, où devenus des gagne-petit du crime ils trafiquent la drogue à la petite semaine pour l'argent de poche et prostituent à tour de bras. Et violent. C'est le drame d'Anne - elle en mourra - qui attend le retour de son frère, para au Liban. Ce dernier règlera leur compte aux trois julots en Range Rover métallisée, ramenant chemin faisant sur celui de la vie, Lise. Rien que du très classique Claude Courchay, au terme d'un parcours mi-initiatique, mi-quête du pays de l'enfance. Notons que les néo-ruraux dont Courchay associait le troupeau caprin à la fièvre de Malte dans ses précédents romans, tous ceux qui ne sont pas du cru, sont en cours de réhabilitation. Ainsi "Anne a un don, les bêtent l'aiment. Elle parle peu. Elle sait écouter", tandis que les locaux perdent leur authenticité: "Il n'y a plus de bergers. Seulement de petits producteurs de lait et de viande, soumis aux lois du marché".

Claude Courchay, Avril est un mois cruel, Albin Michel, 1987. □ □

MOUNTAIN WILDERNESS

C'est à Biella en Italie qu'a été prise la décision de principe de création d'un mouvement international pour la défense de la haute montagne. Baptisé "Mountain Wilderness", il a déjà à son actif le nettoyage de la face sud de la Marmolada, polluée de déchets de toutes sortes, provenant des installations touristiques situées sur la versant nord, une manifestation à la pointe Helbronner pour protester contre l'agression causée depuis trente ans par cette installation. En septembre 88, c'est l'opération "Chablais propre", avec la section Léman du C.A.F., au cours de laquelle 100 sommets sont gravis et nettoyés. Parmi ses objectifs à venir: promouvoir la création de parcs ou de zones protégées, encourager les expéditions extra-européennes ultra-légères, des actions à caractère symbolique.



"La défense de la montagne n'est que l'un des aspects de la protection de la wilderness, au niveau mondial. Il est donc nécessaire d'unir les forces de tous les mouvements qui, sur notre planète, ont pour but la défense des déserts, des mers, des forêts, des sites montagneux et des calottes glaciaires; défense qui doit impliquer l'abandon des exercices militaires destructifs, des expériences nucléaires et du stockage des déchets radioactifs. Les montagnes font encore partie des

sites sauvages de la Terre, et à ce titre appartiennent au patrimoine culturel de tous les hommes."

La section française de "Mountain Wilderness" a été créée en septembre 88. Son bureau directeur est composé de Haroun Tazieff, président, Jacques Hénin, trésorier et François Labande, secrétaire général. Son siège social est situé à la MJC-Maison pour tous, 4, avenue Anna de Noailles, 74500 Evian-les-Bains.

Les "Thèses de Biella" dont

nous publions des extraits résument les positions de "MW".



1. La notion de wilderness

1.1. La notion de wilderness - nom féminin traduisible par "nature sauvage non transformée par des activités humaines" - doit intégrer des facteurs psychologiques et éthiques.

1.2. Par wilderness de montagne, on entend cet environnement d'altitude non contaminé, où tous ceux qui en éprouvent vraiment la nécessité intérieure peuvent encore faire l'expérience d'une rencontre directe avec les grands espaces, et y éprouver en toute liberté la solitude, les silences, les rythmes, les dimensions, les lois naturelles et les dangers. La qualité de la wilderness réside donc avant tout dans sa capacité potentielle à permettre un rapport créatif entre l'homme civilisé et l'environnement naturel. C'est le degré d'authenticité de ce rapport qui donne un sens non éphémère à l'aventure.

1.3. Parce qu'elle implique une remise en cause totale, l'expérience de la wilderness revêt une

importance particulière dans les sociétés complexes et morcelées où vivent la majorité des alpinistes. Elle peut en effet provoquer une réaction vitale face aux contraintes d'un système qui vise à affaiblir de plus en plus l'être humain, à restreindre sa responsabilité, à rendre prévisibles et manœuvrables ses comportements et ses besoins, à limiter son autonomie dans le domaine de la décision et de l'émotion.

1.4. En conséquence, il est d'une importance fondamentale de prendre pleinement conscience des innombrables liens qui s'établissent entre les valeurs écologiques, et les valeurs éthiques, esthétiques ou du comportement. C'est en effet dans de tels liens que se cache le sens de l'alpinisme, en tant qu'expression de culture.

2. Dégradation de la wilderness et responsabilité

2.1. La communauté des alpinistes, et les associations dans lesquelles ils se reconnaissent, ont des responsabilités historiques précises dans la dégradation de la wilderness de montagne, dans les

Alpes comme dans le reste du monde. Une responsabilité qui, pour avoir été le plus souvent seulement indirecte ou involontaire, n'en est pas moins condamnable.

L'indifférence, l'ignorance, la non-sensibilisation ne sont en aucun cas justifiables.

2.2. Le désir -théoriquement compréhensible- d'amener le plus grand nombre à la pratique de la montagne, en facilitant l'approche, a souvent amorcé un processus de "civilisation" exagérée. Pour faire face à la demande croissante qui en découle, on a eu recours à l'implantation de nouveaux refuges, à l'agrandissement progressif de ceux qui existaient, à la mise en œuvre d'itinéraires "câblés" et d'autres incitations à la consommation. Mais cette politique présente de graves erreurs de jugement. En effet, elle ne tient pas compte du facteur wilderness -et de la solitude qui la caractérise- en tant que pivots indispensables de la valeur de l'alpinisme.

Nous pensons que la construction et la capacité des refuges ne doivent pas être déterminées par la demande des utilisateurs potentiels, mais doivent

dépendre du nombre de personnes que l'environnement naturel peut supporter sans perdre son sens.

Refuges et bivouacs ne devraient en aucun cas être situés le long des itinéraires de montée, ni à proximité des sommets, ni en tout cas dans des emplacements qui puissent porter préjudice à la grandeur sauvage et à la valeur symbolique de l'environnement.

2.3. La wilderness est aussi gravement compromise par la pénétration des moyens de transport mécaniques. La communauté des alpinistes confirme avec force son opposition à la prolifération incontrôlée du ski de piste, avec ses infrastructures lourdes et spéculatives, et la pauvreté culturelle qu'il véhicule. Une réglementation rigoureuse des sports d'hiver, sur une base nationale et internationale, doit être considérée comme une nécessité urgente. En outre, il faut interdire d'une part l'utilisation de moyens aériens pour déposer touristes et skieurs en altitude, d'autre part la construction de nouvelles installations de remontées qui rejoignent des sommets, des cols,

des glaciers pour relier des vallées entre elles, ou qui peuvent de quelque manière dégrader l'attrait du cadre et diminuer l'engagement de l'alpiniste, dans les régions qu'elles toucheraient.

2.4. Même des interventions qui, d'un strict point de vue écologique ou esthétique, causent un impact sur l'environnement de peu d'importance, peuvent se révéler dangereuses parce qu'elles altèrent, limitent ou réduisent la richesse des expériences possibles.

Il suffit d'une suite de cordes fixes abandonnées pour priver une paroi de son "sens". En outre, se développent de plus en plus des conceptions de la montagne qui, si elles ne portent pas directement atteinte à l'intégrité de l'environnement, diffusent de fait, par leur caractère à prédominance de spectacle et de consommation, des messages ambigus, et favorisent l'affirmation d'une mentalité tendant à considérer la montagne comme un simple support d'activités sportives ou récréatives.

2.5. Il faudrait aussi commencer à s'interroger sur les atteintes au sens profond de la wilderness causées par des

descriptions techniques excessivement détaillées, qui tendent à réduire considérablement la possibilité de la découverte et les satisfactions incomparables qu'elle procure.

2.6. La pollution des consciences est moins visible que la pollution des déchets, mais elle n'est pas pour cela moins nuisible. Il s'ensuit que sur les alpinistes, surtout ceux qui, par leurs entreprises, ont acquis dans le public des Initiés un prestige particulier, retombe une lourde responsabilité. Leur comportement sera pris comme modèle; leur exemple va être suivi. Inutile donc, de prêcher la valeur formatrice de l'aventure en montagne, ou de souscrire à des manifestes pour la défense de la wilderness, si ensuite on renonce à agir avec une cohérence absolue lorsqu'entrent en jeu le succès personnel, l'esprit de compétition ou d'autres intérêts sportifs et économiques.

Certes, aucun alpiniste ne peut s'arroger le droit de juger de l'extérieur les motivations intérieures d'autres alpinistes, ni critiquer leurs choix sur la base de libres règles du jeu, acceptées

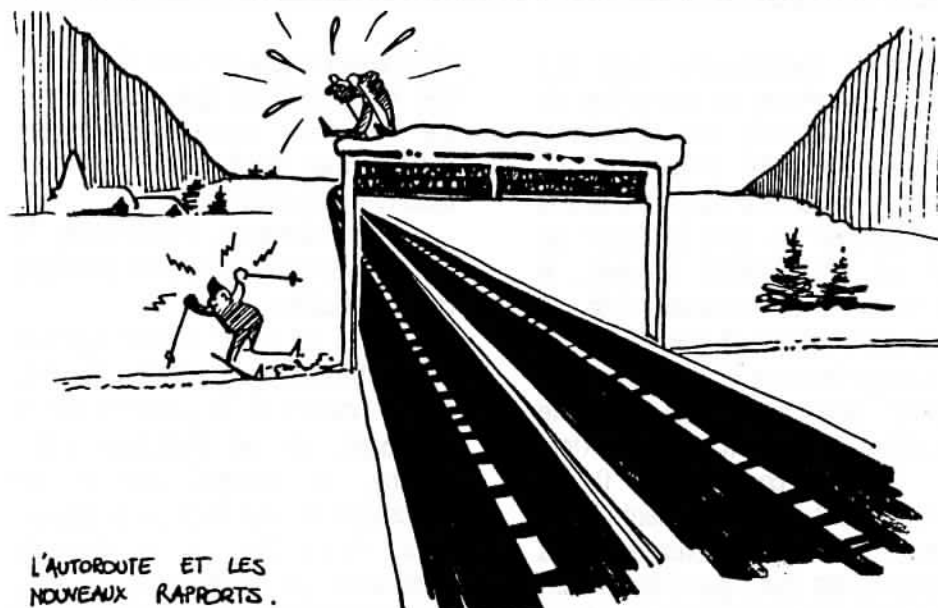
comme des limites morales. Toutefois il est trop évident que la crédibilité du camp de la défense de la qualité de l'environnement dépendra totalement de notre cohérence.

2.7. Malheureusement cette cohérence a été jusqu'alors démentie par le comportement de nombreuses expéditions dans l'Himalaya ou dans les Andes. La responsabilité dans la dégradation actuelle de la wilderness dans ces lieux exceptionnels retombe entièrement sur les alpinistes. Et même sur les meilleurs d'entre eux.

C'est donc à la communauté des alpinistes que revient la tâche de formuler un code de comportement rigoureux, et de faire en sorte qu'il soit effectivement respecté.

2.8. Dans un tel contexte, il faut considérer comme une faute grave l'abandon des camps d'altitude et des cordes fixes, de même que l'abandon ou le simple enterrement de déchets solides. Même lorsque l'on est contraint à cela par des situations imprévisibles, chacun devra ensuite faire en sorte d'effacer la moindre trace de son propre passage.

2.9. Dans les régions de montagne au climat aride, et en tout cas au-delà des dernières installations humaines, les



L'AUTOROUTE ET LES NOUVEAUX RAPPORTS.

expéditions devront absolument éviter l'utilisation du bois de chauffage recueilli sur place. Le passage répété de nombreuses caravanes cause la désertification des hautes vallées et l'appauvrissement d'un manteau végétal précieux, qui à de telles altitudes pousse à une lenteur incroyable. Un seul repas peut provoquer la disparition de dizaines et de dizaines d'arbustes, très petits mais parfois centenaires.

3. Wilderness et populations de montagne

3.1. Le passage répété des

grandes expéditions, suivi des groupes de trekking, est en train de provoquer des transformations profondes chez les populations locales, dans leur niveau de bien-être matériel, dans leur mentalité, dans leur culture traditionnelle. Il n'est pas simple d'évaluer la quantité de positif et la quantité de négatif que contiennent ces transformations, puisque les avis des experts sont là-dessus partagés. De toute façon, il semble raisonnable de considérer que ces flux importants de liquidités et de biens matériels, auxquels accèdent plus facilement les

REVUES

jeunes que les vieux, peuvent produire des effets de déstabilisation en introduisant des critères d'évaluation typiquement "occidentaux", dans des groupes ethniques qui ne sont nullement préparés à les interpréter correctement; en outre un éventuel et toujours possible détournement de tels flux vers d'autres objectifs, expose à de graves problèmes les populations locales, dans ce cas déshabituées à survivre en utilisant les seules professions traditionnelles.

A cela s'ajoute l'insuffisante préparation socio-historique de la majorité des alpinistes et par là même leur difficulté à sortir des catégories de jugement "eurocentriques", pour accepter la diversité et la respecter même lorsqu'elle peut paraître incompréhensible. Il est hautement souhaitable que le débat sur de telles questions s'élargisse en acquérant de la profondeur. Personne ne doit rester indifférent au fait que son comportement puisse avoir causé, ou cause, la dégradation éthique, sociale ou culturelle d'autres populations, ou avoir, avec trop de légèreté, déstabilisé la vie d'autres hommes. □ □

ZOU ! Sous ce titre dynamique se cache un mensuel (le seul!) en langue occitane alpine, qui invite à cultiver la vieille langue à travers diverses rubriques: nature, musique, chants, danses, jeux, politique, nouvelles des Alpes, livres, stages, numismatique, bande dessinée...

Zou ! opte pour "une société qui ne renie pas ses racines et qui s'en sert pour préparer l'avenir". On s'abonne pour un an (11 numéros) et pour 50 francs, adressés à Zou ! B.P. 311. 05003 Gap Cedex, à l'ordre de l'I.E.O.

COMME son titre l'indique La Souris Verte ne fait que passer. Régulièrement, tous les trois mois, depuis 1986, elle dépose son message, à qui voudra bien l'entendre. On y parle (dans son n° 8) de nourriture bio mais pas triste pour autant, des pluies acides qui menacent les forêts, de la protection du Verdon, de l'autoroute Grenoble-Sisteron et de désarmement et on trouvera (dans son

n°9) un dossier sur la chasse, le pyralène, le revenu minimum d'insertion... Il y a plein de petites nouvelles et de rendez-vous, comme aux temps florissants de la presse écologique. Mais en beaucoup plus pro et avec une maquette agréable. Abonnement: 4 numéros, 60 francs. Adresse: La Souris Verte, 268 avenue Jean-Moulin, 04200 Sisteron. Tel: 92.61.46.44.

NOVEL TEMP (quaderno di cultura e studi occitani alpini, via Roma 27, Sampeyre, Italie) donne l'occasion aux apiculteurs de perfectionner leur connaissance de la langue italienne avec dans son n° 32 l'inventaire de la flore mellifère du Val Maira, dont la particularité est de rassembler dans un espace réduit diverses espèces à floraison étagée par l'altitude. Les canaux d'irrigation et les moulins de Melle, dans la basse Varaita, font l'objet d'une étude historique, ethnographique et économique détaillée qui rappelle que l'eau en montagne est encore en de rares endroits un élément domestique et productif et non pas seulement la vague boueuse et déferlante qui alimente les faits divers (n° 33).

LE moulin de Villard-Loubière, en Valgaudemar, a été édifié en 1838-1839. En 1979, alors qu'il menace ruine, la commune s'en rend acquéreur. Commence alors un long travail de restauration conduit par le Parc des Ecrins, les collectivités locales et le Musée Dauphinois. Un dossier de la revue pédagogique Cibles le fait revivre, en le replaçant dans son cadre économique, humain et technique. Machine par excellence de l'ère pré-industrielle, le moulin en question a fonctionné jusqu'en 1925 pour l'huile et 1935 pour la farine, date à partir de laquelle les boulangers s'installent dans les campagnes. Agrémenté de photographies en couleurs, le dossier donne les éléments de description de cet élément de la culture technique que constitue le moulin, au carrefour des connaissances géographique, sociologique, écologique et physique.

Les commandes de ce fascicule de 20 pages, au prix de 20 francs peuvent être adressées à Cibles, Ecole normale nationale d'apprentissage, 23 rue du Recteur Schmitt, 44072 Nantes Cedex 03.

EN 1977 naissait Passage. De ces cahiers de l'alpinisme, les auteurs voulaient faire un lieu de spontanéité, d'insolence, un lieu indépendant de toute institution, où ils donneraient à lire la dimension poétique d'un alpinisme alors en pleine crise d'identité. Jusqu'en 1983, sept numéros parurent qui

apportèrent des points de vue nouveaux sur le récit de montagne, sa poésie, sa raison d'être et firent une large place aux arts photographique et plastique.

C'est le propre des revues de durer ce que durent les équipes qui les font. Celle de Passage s'est dispersée et, plutôt que d'agoniser

sur des ambitions perdues, a préféré finir en beauté. L'association Passage et les éditions Glénat ont décidé de faire revivre cette aventure par une anthologie qui rassemble 25 textes, nouvelles, récits d'auteurs révélés par Passage et de grands noms de la littérature, familiers de la montagne. Citons Mireille Petit-Verglas,

Pierre Chapoutot, François-René Daillie, Stéphane Dewèze, Bernard Germain, Bertrand Visage, Sylvain Jouty, Philippe Jaccottet, René Daumal, Bernard Amy, Jean Boccagnano... et tous les autres.

Passages. Anthologie des cahiers de l'alpinisme, Ed. Glénat, 248 pages, 79F. □ □

POUR LA CLAREE



par Nimos



TRANSHUMANCES 26

Editorial. Pour la Clarée	1
Les présents parallèles de Michel Crespin. Entretien	2-5
Briançon. La vie et le style	5-6
Les saisonniers en festival	7
La Mine de Cogne Récit de Giuseppe Giacosa	8-12
Polars des montagnes	13
Mountain Wilderness	14-17
Revue	17-18
Pour la Clarée: 1975-1988	18

Illustrations: Michel CRESPIN, NIMOS

TRANSHUMANCES, revue saisonnière, paraissant depuis 1978, est publiée par l'association du même nom, sise au Rosier, Val-des-Prés 05100 Briançon. Dépôt légal à parution.

Directeur de la publication: René Silestrunck.
Comité de rédaction: Luc Marchello, Marc Pascal, René Silestrunck.

Imprimerie: Imprim'Vite, 26 rue de Valserres
05000 Gap. ISSN: 0182-3108.

Abonnements: pour 4 numéros, 40 francs;
Soutien, 100 francs. CCP: 247 38 D Marseille.

LE GLACIER BLANC



EN LIBRAIRIE

EDITIONS TRANSHUMANCES

NIMOS